

Chronique Souvenirs

1988 (1^{ère} partie)

Au mois de mai, je me suis rendu chercher Stéphane pour la dernière fois à London, une petite ballade d'une dizaine d'heures. Sur le chemin du retour, nous avons jasé de choses et d'autres mais beaucoup de football. Il venait de passer trois ans avec les Mustangs. Quitter ses copains en sachant que cette fois il ne reviendrait pas à la fin de l'été fut assez pénible, la rupture d'une période qui a passé trop vite à son goût et le plongeon dans un avenir inconnu, ou presque. Puis rendus près de Kingston, nous avons commencé à parler du football des CONDORS. J'essayai de lui faire entrevoir le défi qui l'attendait en lui racontant les déboires des quatre dernières saisons perdantes des Juvéniles.

Il avait appris beaucoup avec coach Haylor, l'entraîneur des Mustangs, pas tant sur le plan technique que sur les valeurs dans lesquelles trempe une bonne équipe de football. « Les trois dimensions qui déterminent le succès ou l'échec d'une équipe, sont la qualité des joueurs, la qualité du « coaching », la qualité de l'opposition. J'en ai vécu une quatrième ces dernières années : c'est le travail en équipe ou l'oubli de soi pour le bien du groupe et la fierté collective qui s'accumule jusqu'à ce que la pensée positive et la victoire deviennent une habitude. Nous allons mettre l'accent sur cette quatrième dimension à compter de septembre ».

J'étais ravi. C'était réconfortant. L'espoir est un baume si efficace sur les blessures causées par des revers à répétition. Quelqu'un a dit un jour qu'on ne peut vivre sans *espérance*, un mot que le Petit Robert définit comme le « sentiment qui fait entrevoir comme probable la réalisation de ce que l'on désire ». La semaine qui suivit son retour, Stéphane rencontra les joueurs de football sur l'heure du midi et les soumit à quelques exercices de *form running*. Puis ce fut le camp de printemps pour les deux équipes. J'avais loué le terrain de balle de Ville Vanier pour une semaine en fin de journée. Il y avait une voie ferrée juste à côté de l'Externat, et les jeunes devaient emprunter la voie ferrée jusqu'au boulevard Pierre Bertrand où était situé le terrain de balle. C'était peut-être une façon de commencer à travailler sur *l'habitude*, cette quatrième dimension.

Ce premier camp de printemps de l'histoire des CONDORS dura quatre jours. Les jeunes avaient leur équipement mais nous n'avions pas d'endroit pour remiser l'équipement communautaire (traîneaux, dummies, chutes, lingots etc..) alors il a fallu s'en passer. Néanmoins, les entraîneurs ont pu se faire une idée des deux équipes qu'ils dirigeraient à l'automne.

Une fin d'après-midi du début de juin, sans doute distrait, j'empruntai un chemin différent pour le retour à la maison et me retrouvai sur Bourg-Royal. À mi-chemin entre le boulevard de la Capitale et la 80^è rue (comme on appelait ces artères à l'époque) je remarquai à ma droite un gros troupeau de vaches au pâturage dans un champ qui aurait pu facilement être un beau terrain de football. Rappelons ici que nous n'avions ni terrain

d'entraînement, ni terrain pour disputer nos matchs locaux. J'y pensais continuellement. Je me mis à « rêvasser » et dans ce temps-là, je conduis moins vite. En arrivant à l'Institut des Sourds, *SJE* maintenant, je remarque un groupe de jeunes qui jouaient au touch football sur un « beau et grand terrain ». Je cherche immédiatement un endroit où stationner puis je me dirige vers ces jeunes pour leur demander s'ils connaissaient la personne en charge des terrains. L'un d'eux dit qu'il pensait que c'était un certain monsieur Moffett et ajouta qu'il venait justement d'entrer. Un hasard extraordinaire, comme j'ai appris plus tard, parce qu'un seul jeune du coin le connaissait et c'est ce jeune-là qui me répondit. J'entre dans l'édifice et par hasard là aussi, Réjean Moffett que j'avais déjà rencontré quelque part, se trouvait là dans le corridor. Je lui demande s'il avait quelques minutes à me consacrer. À la suite de sa réponse affirmative, j'enchaîne « tout de go » avec quelques questions comme si j'étais encore dans mon rêve. Je lui demandai si on pouvait utiliser l'un des terrains pour les entraînements à l'automne. *Oui*. Pourrait-on avoir un local pour ranger les équipements? *Oui*. Pourrait-on avoir un local pour le vestiaire des deux équipes? *Viens voir*. Il me montre alors un local (aujourd'hui vestiaires et toilettes des garçons et des filles au fond de la salle polyvalente); il ajouta qu'il pourrait nous prêter un autre local au sous-sol (vestiaire actuel des Cadets). Je lui demande enfin si on pouvait installer des buts de football? *Oui*. Une dernière question. « Connais-tu un soudeur qui pourrait m'en construire deux? » *Oui*. Je me pinçai alors pour vérifier si j'étais sorti de mon rêve? Je vous raconte ça tellement vite que j'en ai des crampes aux doigts, même vingt ans plus tard. Nous avons continué de jaser pendant une vingtaine de minutes. Avant de quitter Réjean, il me demanda « est-ce que ça convient, es-tu content? », « Ça paraît tant que ça ! », que je lui répondis. Puis on se quitta là-dessus. Je demeurais tout près. Pourtant, je faillis faire deux accidents en me rendant à la maison tellement j'étais plongé dans mon rêve.

J'entrai chez-moi en chantant très fort, en dansant comme un gamin à qui on vient de donner son premier vélo. Mon épouse s'écria « *Mon Dieu!* Que se passe-t-il? ». Je lui réponds du tac au tac « Tu peux m'appeler Sylvain dans l'intimité! ». Je pris mon souffle puis je lui racontai. « Je viens de régler en quelques minutes un problème sur lequel nous travaillons depuis six ans et qui était en train de compromettre l'avenir de notre programme de football ». Un souper des plus agréables suivit mes explications.

Le lendemain, après avoir mis tout le monde au courant de la chance inouïe qui nous arrivait, je me rendis voir le soudeur que m'avait recommandé Réjean Moffett. Après lui avoir remis un croquis de buts de football avec les spécifications, et lui avoir expliqué qu'il fallait des buts amovibles qu'on mettrait en place pour la saison seulement, je lui demandai aussi si lui, il pouvait les mettre en place à la fin d'août. *Oui*.

Puis en fin d'après-midi, je repris le chemin du Bourg-Royal, bien consciemment cette fois, pour me rendre mesurer le terrain de football. Je dois spécifier ici que la clôture et la rangée d'arbres qui séparent présentement les terrains d'entraînement du bas se rendaient jusqu'aux gradins actuels et séparaient le terrain de soccer (situé à l'ouest) d'un terrain de balle-molle près de Bourg-Royal. Le terrain de soccer mesurait 113 verges à partir du bas du talus près du stationnement jusqu'au haut du talus du terrain d'entraînement des Juvéniles. La largeur convenait amplement pour le terrain, les bancs

de joueurs et les spectateurs. Un terrain de football canadien mesure 110 verges et chacune des zones de buts 20 pour un total de 150. C'était banal comme problème et on pouvait s'accommoder facilement.

Les pourparlers pour un déménagement possible de l'Externat vers Charlesbourg étaient entamés à l'école. Après une première consultation, l'opinion du personnel était divisée. Il fallait rallier les personnes concernées.

Pour l'instant, nous avions un terrain, nous étions temporairement *chez-nous*. Le calendrier des matchs sortit à la fin de juin. La saison locale allait débiter le samedi 25 septembre par un programme double. Comme le disait un vieil oncle, *c'était la fin du monde en bicycle*.